

Ils racontent l'école italienne

LA CHAUX-DE-FONDS Dans le cadre de l'initiative NeuchàToi 2021, une exposition retrace les «50 ans de l'école italienne», à voir au Musée d'histoire. Des Italiens de la région témoignent.

PAR ANTONELLA.FRACASSO@ARCINFO.CH

→ Ces photos, ces vinyles, du matériel scolaire d'hier et d'aujourd'hui ou encore ces témoignages vont remémorer, à coup sûr, des tas de souvenirs à des milliers de Transalpins du canton de Neuchâtel.

Dans le cadre de l'initiative NeuchàToi 2021, le Comites de Berne et Neuchâtel – organisme qui représente les Italiens à l'étranger – propose l'exposition «50 ans de l'école italienne». Elle sera présentée au Musée d'histoire de La Chaux-de-Fonds d'aujourd'hui (à 18h30) au 21 novembre. Le public découvrira l'évolution de cette institution des années 1960 à nos jours, mais aussi l'histoire de la migration transalpine de la Première Guerre mondiale aux «années Schwarzenbach». Trois Neuchâtelois racontent leurs années sur les bancs de cette école.

ROCCO CAMPA «C'EST UNE OPPORTUNITÉ DE CONNAÎTRE L'HISTOIRE ET LA CULTURE ITALIENNES»



La famille Campa (de gauche à droite), Rocco, Lisa, Tania, Matteo, Laura et Katia, en vacances à Venise ce mois d'octobre. DR

«Parfois, nos enfants nous demandent pourquoi on leur parle toujours en italien. On leur explique la richesse de maîtriser plusieurs langues. Pour ma part, parler couramment le français et l'italien m'a aidé à apprendre d'autres langues. Notamment l'anglais, qui est un plus au niveau professionnel», commente Rocco Campa.

Lui et son épouse Laura sont tous deux nés en Suisse et originaires d'Italie. Elle vient du Molise et lui des Pouilles. «J'ai commencé l'école italienne au début des années 1980 à Saint-Aubin et ma femme à Saint-Blaise», confie ce Bevaisan. A cette époque, la communauté transalpine n'était pas toujours vue d'un bon œil. Rocco Campa se souvient d'un épisode qui l'a marqué. «Quand j'étais petit, je jouais au football à Saint-Aubin. Lors d'un match à l'extérieur, une des mamans avait refusé que je monte dans son auto car j'étais italien.» Ses quatre enfants, eux, n'ont jamais vécu pareille expérience. «Ça nous tient à cœur qu'ils aillent à l'école italienne. C'est une opportunité de connaître l'histoire et la culture de ce pays. Quand on part en vacances en Italie, ils ont l'occasion de discuter avec leurs cousins et leurs grands-parents», explique-t-il.

Rocco Campa a par ailleurs observé une évolution dans la pédagogie. «A l'époque où je fréquentais l'école italienne, c'était plutôt strict, comme une extension de l'école suisse. Aujourd'hui, il y a un côté plus ludique, peut-être pour attirer les élèves qui sont moins nombreux.»



Michele Barone a relu avec émotion un texte qu'il avait rédigé en 2004. DAVID MARCHON

MICHELE BARONE «CETTE EXPOSITION CONTRIBUE AU DEVOIR DE MÉMOIRE»

Michele Barone ne s'attendait pas à trouver dans cette exposition un texte qu'il avait rédigé dans le magazine «Noi altri», en 2004, alors qu'il était élève à l'école italienne. «Le sujet concernait l'attentat de Nassiriya contre l'armée italienne le 12 novembre 2003, en Irak. Il y avait eu 28 morts, dont 19 soldats italiens», se souvient-il, visiblement ému. Membre du comité d'organisation de NeuchàToi, Michele Barone se réjouit que le public découvre cette exposition. «La communauté italienne a connu des heures som-

bres durant les 'années Schwarzenbach'. Je n'ai jamais ressenti un sentiment de xénophobie à mon égard, mais d'autres membres de ma famille l'ont vécu. Cette exposition contribue au devoir de mémoire.» Ce jeune trentenaire de Peseux assure cependant qu'il y a eu aussi beaucoup de jours heureux. «Et l'école italienne en fait partie, ça permet de garder vivantes la culture et la langue de notre pays d'origine.» Quand il est parti vivre avec ses parents à Caserta, en Campanie, à l'âge de 10-11

ans, les connaissances acquises durant ses premières années d'école italienne lui ont été très utiles. «J'ai fait ma première secondaire en Italie et je n'avais pas de retard», se rappelle Michele Barone, qui est revenu en Suisse après un an. «Le certificat obtenu à la fin de ma scolarité à l'école italienne est reconnu sur le marché du travail. Ça m'a servi dans ma carrière professionnelle et en politique», explique cet avocat, membre du Parti libéral-radical neuchâtelois.

FRANCESCO GARUFO «L'ÉCOLE A PARTICIPÉ À L'INTÉGRATION DE CETTE COMMUNAUTÉ»

«Tout le monde a déjà entendu parler de l'école italienne, mais au final, on en connaît assez peu de choses. Cette exposition est l'occasion de découvrir un lieu qui a été et est encore important pour



Même si l'école italienne est moins fréquentée aujourd'hui, Francesco Garufo estime que l'intérêt est toujours présent. DAVID MARCHON

beaucoup d'enfants aujourd'hui. C'est un vrai sujet de curiosité.» Francesco Garufo est bien placé pour en parler, puisqu'il est le conservateur du Musée d'histoire de La Chaux-de-Fonds, qui accueille l'exposition. Mais surtout, ce Neuchâtelois, de papa italien et de maman espagnole, a été l'un des nombreux élèves de l'école italienne.

Peu de temps après sa naissance à Zurich il y a 49 ans, sa famille est partie vivre en Espagne avant de revenir en Suisse. «Je suis arrivé au Landeron à 7 ans et je ne savais pas un mot de français. A la maison, mes parents ont toujours parlé en italien. Pour moi, c'était important d'être scolarisé à l'école italienne, d'autant que je maîtrisais parfaitement cette langue.»

Francesco Garufo raconte: «Quand mon père est arrivé en Suisse en 1967, on sentait encore beaucoup ce sentiment de xénophobie à l'égard des Transalpins. L'école italienne a sans aucun doute participé à l'intégration de cette communauté.» Actuellement, quelque 700 élèves prennent place sur les bancs de l'école italienne dans le canton de Neuchâtel.

Ce nombre est moins élevé que dans les années 1980, où les classes pouvaient rassembler une trentaine d'élèves, contre douze au maximum de nos jours. «Mais au-delà de l'aspect numérique, l'intérêt demeure», soutient Francesco Garufo.